

# L'amour à dire *faire*

Louer l'altitude

Exercice de transparence

L'amour d'un monde

Service gagnant

Cela l'amour

Nulle part ailleurs

Veiller

whiskies corn-flakes ecstasy

## Louer l'altitude

Il se lève comme tous les matins, un peu trop tard à son goût. La ville bruit déjà, l'agitation est palpable : résonances. Il pose une main sur la vitres, en sent bouger la paroi comme une vague, lente, ralentie vers la rive : la ligne de vie. Il ouvre les volets, reçoit d'une mine égale, minérale, le soleil et les trajectoires rapides des voitures dans la rue. Perspectives du travail : cinq rendez-vous dans la matinée. Il a, dans son agenda, plus de traces rouges que de noires, plus de numéros que de noms. Le café bu, il pose déjà un pied dans la rue, prend et perd le rythme, accélère son pouls. Vite, vite, emboîte le pas des passants, pour ne pas perdre la trace du tram. Il traverse la rade, sans un regard pour ce qu'il y a tout autour de lui.

Il ne lève pas les yeux. Jamais, il connaît son itinéraire par cœur. Il est comme un cycliste. Son guidon à lui, c'est son journal, l'écran des son téléphone portable.

Il ne lève jamais les yeux, si ce n'est en intérieur. Alors, il tombe.

Ce matin là, il est préoccupé par la situation en Irak, la guerre interne entre Hamas et Fatah, loin là-bas. Il ne voit pas les premiers flocons de neige presque violets qui volettent soufflent et poudroient, voilent le ciel. Le très lointain est plus proche pour lui que ce qui se passe juste là, ici. En lui.

Elle, avec de grands yeux verts,  
il ne la voit pas s'asseoir à ses côtés. Ses cils comme des mains ouvertes. Sa bouche comme la fonte d'un glacier. Elle se déplace en silence. Toute sa vie est empaquetée dans une valise rouge où sont posés quelques habits pliés, une statuette grecque, un jeu de dames, souvenir de son père défunt. Entre deux jupes, beaucoup de lettres, certaines fermées, d'autres ouvertes, déchirées. A ses pieds : un accordéon. Elle porte un chat nommé

Malov dans une cage en fer blanc constellée d'autocollants de mille compagnies aériennes. Dans sa main, deux pierres noires qu'elle fait tourner en chantant. Elle connaît le souffle des vents du désert, l'ondoiement des rivières. Elle promène son regard tout autour, observe les gens.

Il ne parle pas.

Elle ne parle pas.

Et son chat dort.

Les yeux grands ouverts.

Elle donne une dimension nouvelle aux regards voisins.

Il bouge en toute lenteur : heureux, malheureux ?

Silencieusement elle lui dit : -parle-moi. Parle moi encore, je t'en prie, je suis là maintenant.

Elle vit loin au nord, entre deux frontières sur la ligne de front. Il est loin au-dedans. Ils se croisent ainsi, en dimensions divergentes. Pas de culpabilité, nulles attentes. Simple : la solitude et le désir sauvage d'entraîner un corps dans son corps, sien, un autre, identique différent.

Le désir uniquement, irrationnel d'entraîner un corps à sa suite. Il dit : -j'aime le mouvement, il me permet l'évasion, de penser librement, et courir dans des champs d'automne, des horizons de blés et de bleus.

Elle : - J'aime les oiseaux. Ils me rappellent d'où je viens, où je vais. Sans cartes ni topographies, hors du sens commun, ils accompagnent la courbe du soleil, soulignent de plumes l'espérance.

Il parle, enfin, à la limite du vol comme une louange.

Un heurt.

Son corps sent qu'il est arrivé à destination.

Il frotte ses yeux, a dû d'endormir un moment, il se lève, demande à passer, s'excuse envers le corps placé à côté de lui. Leurs jambes se frôlent, bras. Il passe, part, ne se retourne pas. D'un bond il est dehors. Il ne neige plus. Le ciel est travaillé d'une nouvelle teinte, couleur vertige et abricot. La lumière est forte, diffusée par radiation, et tout fait un petit peu plus mal.

Il marche vite sur le trottoir, regarde deux, trois fois machinalement sa montre sans même retenir l'heure. Sa veste le serre de trop, ses chaussures. Il a le sentiment de manquer d'air, alors étriqué il accélère encore, presse le pas. Quelque chose en lui s'échappe, et c'est tout son corps, devenu de plus en plus léger, qui s'incline en avant, comme pour une révérence à la gravitation. Ses mains s'allongent jusqu'à toucher le sol, gratter le goudron. Il grince des dents, glapit. Son nez s'allonge, s'incurve, prend la dimension d'un bec, une virgule, et ses mains deviennent poils plumes griffes, charnières chamarrées.

Il court encore un peu, ainsi, d'un pied sur l'autre et puis comme une porte qui claque violemment, s'élève, quitte le sol. Le corps cassé en deux dans un indescriptible bruit de branche brisée.

Il s'envole.

Il ne touche plus terre, plane haut maintenant, amorce un virage large, redescend au ras des têtes des passants. Il vole sur la ville. Les passants n'ont rien vu, ne prêtent pas attention à l'oiseau trop grand ayant un morceau de tissu encore noué au cou.

Il longe les toits, bat des ailes jusqu'à la rivière, se pose sur une pierre blanche, devant un pont, comme guidé.

Il n'y a plus rien tout autour.

Une femme, longue chevelure de rivières et de vent, valise rouge ouverte à ses pieds, a tracé dans le sable trois croix, deux grands cercles bordés de pierre, plantés de racines et de fers au cœur de chacun.

Le ciel est d'un noir infime.

Elle le regarde en souriant. Ce trait d'infini est une invitation.

Son chat ferme les yeux, il s'est réveillé

Il peut fermer les siens, respirer enfin.

Il est entré dans sa maison ouverte de vent et d'horizon

Il ne bougera plus, connaît maintenant le temps qu'il faut pour  
demeurer sur place. Il sait la vitesse des mondes, des appels  
d'airs. Il ne bougera plus, c'est fini maintenant. Il peut reprendre  
sa route.

On l'attend quelque part.

Elle est partie devant.

### Exercice de transparence

Il y avait trop de psys à cette soirée, ça m'a rendu comme fou, désinhibé. Je n'étais pas particulièrement ivre, mais allumé plutôt. Oui, allumé, enclenché, connecté, mis sous tension, sous courant continu. J'étais euphorique. Enfin, je ne crois pas que c'est les psys qui me faisaient cet effet là, au contraire, elles me permettaient de ne pas le jouer plus. Comme l'avant-dernier verre de l'alcoolique (Deleuze), je pouvais me permettre de jouer un peu au fou, je pouvais l'être, l'espace le permettait, voir l'appelait.

Je ne crois pas que c'était les psys qui m'ont mis dans cet état, ample, euphorique, mais plutôt, c'était elle.

Elle. Mais elle, elle était psy aussi.

Champagne-bière-champagne.

C'est la première personne à qui j'ai vraiment parlé. Elle, je l'avais tout de suite remarquée. Grande, élégante, aux traits fins, avec une voix étrange. – je suis très sensible aux voix- je peux même tomber en amour d'une voix, avec une voix, plutôt qu'avec autre chose, tiens un corps ou un esprit par exemple. Non, là, je suis tombé amoureux d'une voix ; sa voix m'a prise, séduit, et maintenant sa voix me manque. Sa voix à elle.

J'étais donc fasciné par sa voix. Par la voix de V., la puissance dure qui se dégageait d'elle et la fragilité qu'elle portait en creux, en manque, par en dessous, et que je cherchais à atteindre. On m'avait glissé entre deux verres qu'elle était inhibée aussi, introvertie, ce qui ne cadrait pas tout à fait, en apparence, avec la femme que j'avais sous les yeux. C'était étrange ce décalage, ça m'intriguait, comme si elle portait en elle une promesse, ce qui était, il faut le dire, excitant. Très.

J'essayais de mettre ensemble les pièces du puzzle. J'essayais déjà de les retourner. On ne se connaissait pas. On s'était à peine assis à la même table, et déjà je la rencontrais, retournais des piécettes de couleurs pour les assembler par *famille, formes, fonctions*, afin d'ouvrir un paysage. Elle devait faire un peu pareil avec moi. Sûrement. Elle ouvrait son classeur paysage à elle aussi.

Elle était séduisante, je lui donnais 27 ans elle en avait 42. J'aimais son air détaché qui n'était détaché de rien puisqu'elle était absolument présente à tout, mais avec un je-ne-sais-quoi de décalé. Elle était presque trop normale, normative, posée. Oui, presque trop normale, lisse, conforme à ce-que-l'on-pensait-de-comment-on-devait-être-en-soirée-sur-un-canapé-. Elle était très stylée, oui, stylée c'est le mot, mais le style ce n'est rien, un jeu ou au pire une manie. Elle avait plutôt du chien. Oui, du chien. Moi en tout cas, je trouvais qu'elle en avait. Putain, vachement.

Elle m'avait dit d'une traite quelques morceaux de sa vie, posés, bien en ligne. Etudes de psychologie, départ 7 ans à l'étranger / retour / formation avec A. et M., / psychothérapie, le tout en sirotant un verre de champagne, d'une traite.

Je ne lui avais rien demandé de plus, ou peut-être si, un peu. Mais elle ne parlait pas facilement d'elle, au contraire. Tendre une carte de visite, ça oui, mais parler de soi... on ne se connaissait pas après tout. Il y avait un jeu de miroirs déformants, ou peut-être était-ce simplement le jeu de la séduction. Elle ne se mouillait pas, et pourtant, elle se donnait. Peut-être parce que c'était elle la psy, il ne fallait pas quand même que les rôles s'inversent. Elle écoutait, elle avait elle les pieds bien sur terre, dans le sol. Absolument centrée, disait la pose. Regarde vers mon ventre, le corps. Il y avait dans notre rencontre quelque chose d'un bras de fer, en moins dur, d'une jauge, l'échange d'un regard animal des forêts. Enfin, je le ressentais comme cela, en partie inconsciemment sur le moment.

Champagne-bière-champagne.

Je travaillais avec deux de ses amies. D'ailleurs, juste avant de venir à cette fête, j'étais avec l'une d'elle. Habilement, sachant que j'allais me rendre à cette fête, elle m'avait fait le coup du rêve prémonitoire, de la Pythie, me prédisant une rencontre lumineuse avec une belle femme métisse, elle donc ; que la nuit serait longue, remplie d'énigmatiques accords, et se terminerait peut-être plus tard que je ne le pensais.

Champagne-bière-champagne.

Ce rêve, il nous avait lié d'entrée. Ou plutôt, évidemment, ça nous avait lié. Il y avait là quelque chose qui était en route avant même que l'on se rencontre. Il s'était tramé quelque chose pour nous sans nous ; un jeu social secret dont les frontières étaient floues et où dans l'ombre apparaissaient des figures de vieilles marieuses chinoises. Le « nous » existait avant que l'on se rencontre ; des gens en commun nous racontaient et nous faisaient se rencontrer, instaurant d'entrée une évidence du rapprochement.

Champagne-bière-champagne.

Je n'étais pas saoul, j'étais allumé.

Une fille blonde me parla de Raël. En fait, elle me comparait à lui, Raël, moi. Je m'étais sorti de là par une pirouette, plaisantant en disant que oui, nous l'attendions tous ce soir, et que nous étions tous un peu Raéliens. En la regardant, j'ai pensé aux choisies de Raël, qui ont un nom bien spécifique, et portent une plume dans les cheveux, pour marquer leur désignation comme membre du harem du patron. Je cherchais une manière de lui parler de sa plume que je ne voyais pas, mais ne trouvant pas et voyant son mec me regarder du coin de l'oeil, prudemment, j'ai gardé le silence, ce qui, avec le recul, était je crois la bonne chose à faire.

J'avais envie de déconner.

J'étais libre. Tout me semblait incroyablement léger, comme ces ballons à l'hélium suspendus au plafond et dont certains s'amusaient à s'emplier les poumons pour modifier la tonalité de leurs voix, la déformer. Je continuais à dire un tas de conneries, à rire, je jouais un rôle, un peu clown, un peu fou, étrangement moi-même. Je jouais un rôle, mais peut-être étais-je plus authentique que si j'avais prétendu être moi-même.

Toujours, je revenais vers elle. Toujours elle était quelque part assise, là, sur mon chemin, et j'avais envie de pénétrer dans ce chemin, faire passage, entrer. Avancer contre, avancer vers, avancer dans, avancer sur. Aller avec, tout contre. C'était une forme sensuelle de combat aussi.

Dans une pièce où tout le monde attendait, patiemment son tour pour signer le livre d'or, on se croyait dans la salle d'attente d'un dentiste ou d'un médecin. Je l'avais dit. Je voulais dire ce que je ressentais et ce que je désirais. Ce soir, c'était comme ça, je cherchais la transparence, mais pour l'atteindre, fallait quand même biaiser un peu, trouver des formes autres, pour dire le vrai. Ceux qui étaient là n'avaient pas eu l'air de trop apprécier. Ensuite, j'avais lu des parties de texte de ce que d'autres avaient écrit. En fait, avec de l'ironie, pour rire, railler un peu, pour faire quelque chose de théâtral. Casser la linéarité bête du déroulement. Elle, elle était assise à côté de moi et me poussait à écrire mon mot. Elle voulait lire. Elle avait déjà tracé ses mots, c'est elle qui s'était dévoilée d'abord. J'avais un petit avantage, une petite marge sur ce coup là. Je regardais ses seins. Je me demandais comment ils étaient sans son pull, son soutien-gorge, et puis ses yeux, plus longuement. Son cul quand elle se levait et que je trouvais beau. Son cul à elle. Beau.

Champagne-bière-champagne. Je jouais un rôle. Peut-être étais-je plus authentique que si j'avais prétendu être moi-même.

Elle avait de longues jambes, un pantalon blanc, moulant, qu'elle avait maculé à deux reprises. Une fois de jus d'oignons, une autre de café ou de vin, lâchant des tasses au sol alors que l'on parlait ensemble. Je ne sais pas si elle avait fait exprès. Je lui avais dit que j'avais entendu parler de son côté intérieur, secret. Elle avait lâché une tasse, puis une deuxième. Non, je ne savais pas si elle avait fait exprès. Et si oui, peut-être qu'elle non plus. Elle trouvait injuste que je sois immaculé alors qu'elle avait reçu tout le jus dans les jambes. Elle aurait voulu que l'on soit à égalité.

Je ne savais pas si elle avait fait exprès. Et si oui, peut-être qu'elle non plus.

Je jouais tellement au con, je le devenais.

*« Ils étaient surpris de me voir sous ce jour-là, qui n'était pas moi. Je n'étais pas ça, je vivais ça, mais je n'étais pas ça. Ça m'était souvent arrivé de vivre des scènes, qui n'étaient pas moi, des choses, qui ne me concernaient pas, des vraies scènes de la vraie vie que je vivais vraiment, mais qui étaient comme un grand écart, je l'avais souvent fait. J'avais souvent vécu des choses qui n'étaient pas ma vie » (Christine Angot, Rendez-vous)*

A une fille, j'ai dit : chaque fois que je rentre dans une pièce il faut que toute l'attention se porte sur moi. C'est comme ça depuis que je suis tout petit. Peut-être parce que je suis le troisième enfant de trois et que mes deux frères sont morts ? (ce qui n'était pas vrai...). Et puis j'ai bougé, regardant du coin de l'œil l'effet que cela avait produit (vache). Pourquoi j'avais dit ça ? Je ne sais pas, j'avais envie de déconner sec, de dire de faire de l'extraordinaire. Je ne sais pas. J'étais excité.

Elle, elle chantait doucement sur les Cranberries, *Zombie, what's in your head in your head*, d'une voix posée que je trouvais sensuelle. Elle, sa voix, elle. *what's in your head in your head*,

*Toi dans ta tête à toi, quoi ? Quoi toi dans ta tête à toi, Zombie ?*

La soirée se terminait, les gens partaient tôt je trouvais, ça s'épuisait ; fallait pas mettre trop fort la musique, les voisins dormaient. On arrivait au bout, ça se sentait. C'était pas très rock. C'était une soirée de psys quoi et c'était très bien comme ça. Et maintenant, et après ? Alors est montée une envie que j'avais là, de la sentir, la respirer ; une terrible envie d'être proche d'elle.

J'aimais sa voix, mais je ne la sentais pas. On avait plaisanté sur le jus d'oignons, l'odeur, mais je ne la sentais pas. Son corps, son elle, son parfum, son jus à elle, je ne l'avais pas senti. Alors, le fantasme de me coucher contre elle a grandi, désir de son sexe, de mains, de caresses, de pieds, de morceaux de corps, de tout, de ventre, de souffles, salives ; de l'envers des mots, de la structure des mots même : la sensualité.

La pénétration.

Les gens partaient, ça partait ; on est resté six en tout : M., et L., un autre couple sympa et elle. Le couple partait, s'en allait ; ça se délitait, s'accélérait. On allait se retrouver à quatre, deux drôles de paires. M., était crevée, V., partait, elle allait. Je me suis levé, je voulais qu'il se passe quelque chose entre V. et moi. Je voulais lui dire quelque chose, mais c'était difficile, c'était rapide ; je trouvais pas, il y avait quelque chose de nouveau qui se mettait en place, la fin... ou pas.

Dans la rue, la nuit, l'air, le vent. La route.

Elle m'a fait la bise, est allée vers sa voiture, vite. Je suis monté sur mon vélo, un paquet de forêt noire dans une main, dans l'autre le guidon. Champagne-bière-champagne, je me suis demandé si je pouvais conduire droit, si j'allais pas me péter la gueule, mais ça allait. Le papier aluminium avait giclé aux premiers coups de pédale, ça allait. Juste avant le feu, elle m'a dépassé. Je me suis arrêté à sa hauteur, elle a abaissé la vitre électrique de sa voiture. J'ai fait mine de lui lancer ma tarte dans la voiture, pour rire. *Pour rire*, parce que j'étais content de la voir. Je lui ai dit que sa voiture était grande, elle m'a dit qu'elle avait trois enfants (lui avais-je demandé ?).

-Et un mari avec ça ?

-Oui, un mari avec ça, oui.

-Et peut-être dans le coffre la place encore pour un chien ?

-Non, enfin, oui, un chien, j'en ai un.

-Rien que ça. La voiture, les trois enfants, le mari, le chien, les pantoufles aussi ?

Elle riait. Elle bluffait, oui, non, c'était vrai ?

Le feu était vert. Elle m'a dit qu'elle allait devoir tourner devant moi. Je lui ai dit de passer devant.

- Vas-y passe devant, je partirai derrière toi.

Elle a appuyé sur les gaz, a tourné sur sa droite, devant moi, a disparu. Loin.

J'imaginai encore que l'on pouvait se retrouver quelque part dans la nuit. J'étais con. Il était tard, j'étais en retard. Je lui ai envoyé un texto, dès que je suis arrivé chez moi. Elle m'a répondu quelque chose de très beau, simple. J'ai écrit encore. C'était un peu con, mais j'avais besoin de dire le désir. J'avais envie de la voir, la sentir ; d'agrandir un moment d'intimité à deux, hors la foule hors les mots dans le corps. Alors, calmement, avant de m'endormir, je me suis pris à chantonner une chanson, voyant ses lèvres à elle, à elle bouger doucement....

*Another head hangs lowly, child is slowly taken.*

*And the violence caused such silence,*

*Who are we mistaken ?*

*But you see, it's not me, it's not my family. In your head, in your head they are fighting,*

*With their tanks and their bombs,  
And their bombs and their guns.*

*In your head, in your head, they are crying...*

*In your head, in your head,*

*Zombie, zombie, zombie,*

*Hey, hey, hey. What's in your head,*

*In your head,*

*Zombie, zombie, zombie*

*zombie zombie zombie...*

*Zombie...*

*Syl*

*Et avec ça on est allé un bout :*

*Christine Angot, Rendez-vous, Editions Folio, Gallimard, Paris 2006.*

*The Cranberries, No need to argue, © Universal Music Division AZ, UK, 2002.*

*Gilles Deleuze, l'Abécédaire, entretiens avec Claire Parnet, réalisation Pierre Boutang, Paris, 1988.*



## L'amour d'un monde

Nous n'avons pas compris tout de suite ce qui s'était passé.

La vie, pour nous, s'est poursuivie à l'identique, n'a pas changé immédiatement.

Nous courrions depuis des années et n'avions plus le temps de nous arrêter pour voir. Nous n'avons pas prêté attention aux signes, au virage bleu noir sur le lac, à la montée verticale des eaux dans l'âme des plus sensibles, l'inclinaison des fleurs et des nuages.

La nouvelle pousse de plantes exotiques : orangers et mandariniers, orchidées et palmiers, nous ne l'avons pas vue surgir. Nous ne savions plus reconnaître un noyer d'un tilleul, comment aurions-nous pu distinguer un palétuvier d'un châtaignier ?

L'univers partait à la tangente, pourtant nous pensions conserver notre équilibre.

La terre se dérobaît sous nos pieds, et nous nous imaginions voler, conquérir de nouvelles planètes. Nous allions au travail tous les matins, en sortions le soir éreintés, sans un seul regard pour la terre. Nous avions le nez sur nos écrans et carrées nos épaules prenaient plus de surface que ce que notre cœur demandait. Nous n'avions plus la juste proportion des choses, tenions à être plus grand que ce que nous n'étions. Il y avait bien eu quelques alertes : réchauffement de la planète, couche d'ozone, particules fines en suspension dans l'air. Mais cela ne nous inquiétait pas au point de changer. Au contraire, l'angoisse souterraine que cela créait, nous la contenions en accélérant la marche. Personne n'avait rangé sa voiture au garage, nous allions bardés d'ustensiles technologiques avec des gourdes d'eau fraîches au frigo.

Pourtant, ceux qui ont le regard ouvert à l'oblique ont pu voir à quelques signes que le monde n'était plus le même, ne le serait jamais plus. Les enfants, les fous, les malades, ont senti que quelque chose avait bougé. Ils l'imprimaient dans leurs corps et chantaient à tue tête. Les animaux s'émaciaient de leurs laisses, leurs muselières. Ils hochaient la tête et montraient les dents comme pour rire. Le ciel s'est teinté d'orange sur les franges, la ligne franche du Jura s'est ourlée d'un jaune d'or. Le Mont Blanc, jour après jour, a commencé à luire phosphorescent d'un blanc immaculé.

Quelques éclaireurs auraient pu dire : voyez, les vagues creusent de plus en plus la surface des eaux ! Un nouveau chemin s'est ouvert entre les étoiles. Les planètes ont effectué une révolution supplémentaire ! Mais il n'y avait plus de lecteurs de marc de café, d'hommes vêtus de poils de chameau dans les déserts, scrutant l'inaudible. Il n'y avait plus de femmes pour se déchirer les vêtements et se couvrir de cendres. Les astrologues étaient muets, les aveugles se taisaient ou parlaient tellement qu'il était impossible d'entendre une voix claire.

Ceux qui devaient déchiffrer les oscillations du cosmos ne le faisaient plus.

Nous n'avions plus de traducteurs d'infinis.

Pourtant, nous n'étions plus les mêmes, ne pouvions plus l'être.

Imperceptiblement d'abord, les rythmes se sont ralentis. Puis, nous avons vu des hommes et des femmes s'arrêter sur les bancs, se tenir par les mains, des inconnus s'embrasser aux carrefours. Des enfants sont allés jouer sur les routes et les voitures se sont arrêtées.

Lorsque cela est arrivé, il était trop tard, nous ne pouvions plus rien faire.  
Le monde était devenu amour !

Les animaux de la forêt entrèrent dans la ville.

Nous avons réalisé qu'il existait encore des cerfs et des chevreuils, des ours et des castors.

Personne n'a pensé les chasser, plus personne n'avait la mort en bandoulière sur le cœur.

Certains s'approchèrent, les touchèrent. Une famille de paons s'installa rue du Rhône. Cela ne déranger personne. Depuis plusieurs semaines, les voitures restaient au garage ou elles rouillaient à ciel ouvert et le lierre, les tournesols les recouvraient petit à petit. Plus personne ne voulait polluer, klaxonner, pousser. Plus personne souffrir, n'était pressé.

Que nous était-il arrivé ?

Les oiseaux se tenaient sur les balustrades des ponts sans aucune crainte d'être tirés.

Les cygnes avaient élu domicile sur le tarmac de l'aéroport, ils y avaient des nids que les avions gros porteurs prenaient soin d'éviter en atterrissant. Ils étaient prévenus par la tour de contrôle de l'éclosion des œufs et du déplacement des nids.

Les renards nous mangeaient dans la main. Des dauphins faisaient des bonds dans la rade ; personne ne savait d'où ils arrivaient, peut-être de la méditerranée, ou de plus loin encore, du Japon de Corée.

Bien sûr certains essayèrent de résister, quelques soldats, des gangsters. Ils pillèrent plusieurs banques, tirèrent quelques coups de feu en l'air, mais nul n'avait peur. Comme personne ne se chargea de les poursuivre pour les juger, ils se convertirent à leur tour. A quoi bon avoir de l'argent lorsque tout est gratuit ? A quoi bon se battre lorsque s'ouvrent les bras ? A quoi bon chercher à atteindre la vitesse, pour quelle fin ?

Bien sûr, les marchés s'effondrèrent. Plus personne n'avait besoin du superficiel, vu que l'essentiel était acquis. Les entreprises entrèrent en crise, les banques, toute l'économie. Tous donnaient à tous, et nul ne pensait à plus. Chacun se contentait de ce qu'il avait, donnait à son voisin dans le besoin. C'était la catastrophe, nous n'avions plus besoin de rien, qu'allions-nous faire ?

Les scientifiques s'efforcèrent d'expliquer le phénomène. Des atomes d'oxygène avaient muté et le monde était soumis à une nouvelle alchimie, cocktail de gaz euphorisants. Ça allait durer, peut-être, peut-être pas. D'autres incriminèrent le fait à un changement astronomique, un positionnement inédit du soleil, d'autres à la lune. Des graphiques improbables et des colonnes de chiffres essayèrent de nommer l'innommable.

Les religieux parlèrent d'un signe divin. Si Dieu était mort au début du siècle, il avait maintenant ressuscité. Le premier signe visible était celui de son engagement pour les hommes. Dieu s'était décidé à agir, il avait quitté sa neutralité passive devant la liberté des hommes, en avait eu assez des tueries et des meurtres. Dieu était à bout de patience, il avait agi !

Un gouvernement d'amour provisoire fut constitué. Un couvre-jour illimité fut déclaré, on vivait des nuits folles sans se soucier du lendemain. On vivait l'instant présent sans penser à amasser des matériaux pour se donner une sécurité.

Aujourd'hui, personne ne peut dire ce qui s'est véritablement passé. Mais depuis cette année là, les arbres ont repris droit de vie dans la métropole. Le béton s'est craquelé et les plantes retrouvent la voie du ciel. Les enfants jouent avec la terre, les animaux. Les générations nouvelles ne connaissent rien de l'ancien monde, si ce n'est ce qu'ils en lisent dans les livres

d'histoire et voient à la spectrovision. Ils ne peuvent retenir leurs larmes devant tant de tueries et de coups portés à la terre mère.

Il faut des années d'éducation et de soutien pour leur faire comprendre ce qu'était cet ancien monde. Personne n'y parvient tout à fait. Ils ne peuvent y croire.

Il reste encore quelques survivants qui peuvent dire ce qu'ils ont vécu, l'égoïsme les cancers, mais les gens du nouveau monde ne les croient pas tout à fait.

Comment aurait-il été possible à nos ancêtres de vivre dans une telle civilisation ? Comment ce monde aurait-il pu tenir aussi longtemps avec tant de violences ? Ces survivants, on les écoute parler, et puis on les sert dans nos bras, pour les réconforter.

Ils ont tellement souffert, tellement souffert et ils ont tant besoin d'amour.

## **Service gagnant**

**« La beauté est toujours un miracle »**

**Simone Weil**

Au sommet d'une colline, dans le quartier des banques de la ville de G, un bar. Dans celui-ci, une femme assise, contre le comptoir, sur un haut tabouret. Une bande de dentelle noire dépasse de quelques centimètres de son pantalon. On dirait un filet de tennis essoré par les pluies et le passage des saisons, troué par endroit, élimé à d'autres par les frappes subies. Elle commande d'une voix forte un gin tonic, un deuxième. Elle rit très fort, joue d'une cigarette fine entre ses doigts, en allume une, puis une autre. Elle tire sur son pantalon comme on remonte une couverture trop petite sous son menton un soir de grand froid. Elle cache ce qui ne cesse de se dévoiler, comme si elle avait trop de peau exposée.

Sur son tabouret, elle tangué. Penchée en avant, elle se retient à son compagnon pour ne pas chuter. Ce mouvement compensatoire risque de la renverser en arrière. Elle oscille. Un sourire triste fend son fond de teint comme Moïse la mer des Joncs. Pas dans le triomphe, pas dans la force, non, une certitude douce. Un abandon, presque une béatitude.

Son plus beau visage, c'est lorsqu'elle demande d'une voix cendrée, presque brûlée : « une bière », dont la fraîcheur et la rondeur, la force tendre est pareille à un retour en maison. Mais cette boisson là, pour elle, est bien meilleure qu'un possible retour à la maison. On est porté à croire que sa véritable maison apparaît au milieu des tables et la fumée, parmi la multitude de son public. Squaw rusée, elle marche à reculons pour effacer toutes les traces menant à l'origine, à la maison de planches et de poutres noires. Aujourd'hui, son refuge, son terrier, c'est la taverne et le regard des hommes. Au fond, elle s'en fout de ces têtes qu'elle séduit. Elle joue sa profondeur en surface. Son apparent désintérêt révèle seulement l'enjeu fondamental : trouver la clé, prendre la porte, devenir courant d'air.

Elle tient sur ce tabouret comme une balle sur un plan incliné. Elle défie les lois de la gravité, glisse, n'arrête pas de glisser. Elle roule. Pourtant, dans un sens comme dans l'autre, elle tient.

Tout le monde, dans le quartier, pense savoir qui elle est. Certains disent, se pinçant une narine, se tapant l'avant-bras : c'est une tox', avant de rire bruyamment, d'accentuer un clin d'œil à leur voisin. D'autres : c'est une folle, ne t'approche pas. Ils tordent leurs lèvres, froncent le nez, révèlent leur laideur, leur fantasme : c'est une sirène.

Ulysse déboussolés des temps modernes échoués dans une Ithaque en ruine, cette voix, ce corps, astre noir accoté au zinc brûlant, est un mirage et ils s'attachent de toutes leurs forces à leur verre, leur table, pour ne pas se lever et l'aborder. Est-ce la peur qui les retient ou l'incertitude de comment accoster cette rive battue par les vents ?

Elle les attire autant qu'ils la craignent. Cela les visse à terre plutôt que les lancer vers elle, sa promesse de damnation, l'égarément qui est au bout du ciel de cette femme, dans

sa liberté nouée. Ils ne savent pas comment y accéder, avancer sans savoir vers son horizon.

Tout en entretenant d'interminables discussions avec leur voisin de table, sur le football, la politique, ils la voient aller et la suivent du regard. La compagnie avec une femme comme elle n'est pas possible. On ne fait pas chemin avec le courant d'air, la marée. On ne fait pas alliance avec le feu, un avec la terre. Ils ne peuvent la suivre. Ils continuent leurs discussions sur le football.

Elle, elle ne demande rien. Ou plutôt, sa présence entière est une demande. On a dit d'elle : astre noir. On aurait pu écrire : étrange hospitalier.

Etrange hospitalier donc, elle bouge très lentement. Reptilienne, chauffée par un trop grand soleil, ou soumise aux frimas d'un février féroce, elle brûle, gèle, en alternance. Yeux mi-clos, bras légèrement relevés, elle pianote une chanson d'enfance dans l'espace de sa mémoire, oscillant la tête de gauche à droite, répondant à une injonction intérieure : gamme minérale cachée.

Dire qu'elle est belle serait, selon l'esthétique des magazines, mentir. Mais l'intensité d'une profondeur, une fragile puissance, la distinguent. C'est peut-être cela qui attire ses hommes ; l'interrogation silencieuse sur cette beauté qui n'en est pas une, sur l'ivresse désespérée, ligne lâche d'un possible, qui se rattache à sa sobre tenue et la dépasse pour la reprendre sans cesse. Ils ne savent pas comment lui parler. Ils ignorent aussi comment ne pas la regarder, la manger du regard.

Elle boit, ne fait même plus que cela. Une bière après l'autre, descente rapide. Elle franchit les lignes depuis longtemps, met même tout *out*, mais continue de servir à toute allure. Sa vie est un *ace*, un coup direct. Sphère propulsée dans l'espace, certains disent : elle dépasse les 200km/h, elle va trop vite. Elle fait voler la terre battue, étourdit les juges, les arbitres. Si l'un d'eux s'était mis en tête de l'arrêter dans ses rituels de service, elle l'aurait probablement insulté, avant de reprendre son jeu entêtant, au point où elle aurait été forcée, une seconde, de l'abandonner.

Habitée par cette énergie obstinée, on se demande contre qui elle joue. On voit son compagnon, face à elle, se tenir sur son tabouret comme un enfant malade sur une chaise trop haute. Son adversaire est intérieure. Son autre fait partie du décor, est une butée, guère plus. C'est contre elle même qu'elle s'acharne, et à travers elle, tout au fond, son jeu intime se déroule à huis clos. Les autres ont des places d'accessit. Il y eut bien quelques *VIP*, un *coach* peut-être, mais il a donné sa démission voilà quelques saisons déjà. Elle court en fond de cœur, de smashes en revers, continue obstinément à s'imposer des retours perdants.

Le match ne s'arrête jamais. Jour et nuit, elle va et vient. Les conditions extérieures changent. Parfois une chute, une glissade, les lumières du stade qui s'éteignent au petit jour la forcent à s'arrêter. Dans ces moments de crise et de rupture, le jeu reprend pourtant sur un autre terrain, avec des balles neuves.

Elles sont beaucoup plus rapides,  
les balles neuves qu'elle use parfois en fond de cour. Dans la rue, une femme ivre, c'est l'horreur. Il y a là quelque chose qui, en soi, fait trembler les petits bonshommes, du boucher à l'artisan. Un homme ivre, soit, mais elle, grâce, douceur, tendresse, renversée ? -Tristesse infinie en fond de cour.-

Balles neuves,

elles sont beaucoup plus rapides.

Leur quête dans l'alcool, elle devrait, à leurs yeux, l'incarner. Hors, elle la fuit, n'y tient plus. Ils ne comprennent pas comment elle peut, femme, chercher dans l'alcool ce qu'ils y abandonnent. C'est qu'ils collent à leurs représentations du réel, à leurs images, leurs attentes. Ils adhèrent non au sol mais à sa pesanteur uniquement.

**Balle neuves,  
Balle de set.**

**Face à elle, ils renoncent à leurs paradis de pacotilles. Leur rêve, leur utopie demeure pour ces braves types du dimanche un bien profitable, pas autre chose. Ulysse inversés, ils se veulent hypnotisés, se sont attachés à leurs mâts pour mieux se lier au chant de la sirène.**

**Son paradis perdu est dans la perte même de la partie. Elle dit : « Après l'impact, on retrouve l'essentiel de l'astéroïde dans sa trajectoire céleste. Tout est là, pourtant on ne peut plus le voir. » Ce qu'elle exprime ? Que cette unité rêvée ne réside ni dans la femme, ni dans l'homme, l'alcool, ni dans les corps ni dans l'ivresse. Cette unité là échappe, explose la représentation possible, est ailleurs encore.**

**D'ailleurs, elle ne dit rien. Elle agit son silence. Ils la détestent pour cela. Pas pour ce qu'elle est donc, mais pour ce qu'elle nie de ce qu'ils voudraient croire qu'elle est. Ils s'en donnent à cœur joie de la douleur. Se régalent de la nuit.**

**Elle sert maintenant sur les lignes. Jauge de niveau, sa dentelle dépasse toujours son pantalon. Elle commande une vodka, encore ; une, la dernière, joue avec une cigarette fine entre ses doigts. Elle en allume une, puis une autre, hausse les yeux au ciel haut, tire sur son pantalon, comme on remonte une couverture trop courte sous le menton un soir de grand froid. Elle a trop de peau exposée, trop d'étoiles dans son ciel, d'antimatières en gravité. Son bras ferme tient en main un objet long et brillant : lame archaïque.**

**Larmes larmes larmes lames lames lames lames**

**Maintenant.**

**Toutes les têtes des hommes autour d'elles sont tranchées. Leur sang lourd est déjà sec sur le sol quant les ambulances arrivent. Alors seulement, elle ne peut plus s'empêcher de crier.**

**Elle crie,**

**Alors,**

**Sors,**

**Juste**

**Doucement à reculons.**

## Cela l'amour

La première qui me dit que je suis un mec bien, je couche avec. La première qui me dit le contraire, j'essaie quand même.

Y'a pas à dire, le célibat, ça met en forme. Dix jours qu'il est parti mon amour. Dix jours à quand même cogiter sec, analyser, remettre en question schèmes machistes, mes comportements de vieux bouc, jeune coq. LA crise, dont je me suis quand même servi pour rappeler C. en pleurs, passer chez elle un soir tard, mais ça n'allait pas, pas possible, elle avait ses ragnagnas qu'elle a dit. Ragnagna mon cul ouais! Je suis reparti dans le froid et la nuit en me jurant que l'on ne m'y reprendrait plus à tenter de soulager la douleur d'autrui, atténuer le mal-être féminin. L'altruisme, c'est fini! Moi d'abord et merde à tous. La paix du Christ et adieu va.

Pas baiser, ça te ressuscite un membre. Ouais, c'est vrai mon gars. Prêt à n'importe quoi, avec n'importe qui j'étais. Du moment que je sortais un peu de ma tête, mes préoccupations à la con. J'en avais ras le bol de tourner pensées dans ma tête comme brasse l'air un ventilateur, de donner à l'inutile tant d'importance, à l'important tant d'importance. A la fin, je n'y voyais plus clair. J'allais péter une durite. Changer d'air j'avais besoin, et chez moi, cela veut dire de partenaire.

J'ai rencontré Lisa « par hasard » (au bas mot, ça devait bien faire dix jours que j'en chassais une de ces Lisa là.) dans une librairie d'un quartier chic. Je me suis dit tiens, chouette ce serait me dégouter une belette avec du blé, une belle moisson avant l'hiver. Une *Full equipped* avec voiture, l'appart', boulot et tout ce qu'il faut pour faire un confortable bout de route ensemble. A mon avis, elle avait peut-être la même idée en tête, question blaireau je veux dire, parce qu'avec son vélo, dread-locks et ses pompes entre clown et soldat, allô, je vois pas vraiment pas ce qu'elle foutait dans ce coin de la ville.

Ce qui m'a marqué, c'est le bouquin de Mallet-Joris qu'elle tenait en main. J'en étais à Miller, H. Elle passa soucieuse à Highsmith; l'herbe et la petite fumée, moi. Christine F, droguée toxicomane perdue pour l'humanité, ce genre de conneries, elle. Se dirigea vers la couverture où on voit celle qui est trop grosse et toujours habillé de rose. A mon avis, ils ont dû la faire maigrir, qu'elle puisse rentrer dans le cadre. J'ai fermé les yeux. J'en étais plutôt à Fante et à Buko, dans les pognes un ou deux livres. Je passais de rayonnages en rayonnages, à sa suite. Je la regardais fasciné. Je pouvais pas croire que des gens de moins de cinquante ans lisaient ce genre de trucs de plein gré. Un choix? Supplice? Masochisme? Peut-être qu'elle faisait dans le sado-maso, imposait ces lectures à ses clients. Non, cela ne cadrerait pas. Fantômes, fantômes.

Le truc : « dis-moi ce que tu lis, je te dirai ce que tu es » aurait pu m'éclairer sur la nature future de notre relation, de nos incompatibilités structurelles. Analysant bien, j'aurai saisi ce qui pouvait coller, ne pouvait pas. Il y avait un principe supérieur à mes analyses : le sexe. Pour cela j'étais prêt à me tromper sur toute la ligne, me taper des nuits d'interminables marches. Jeûner, devenir chrétien, catho, militaire, mécano, rentrer dans les familles les plus infâmes dans l'espoir de tripoter mademoiselle dans un sous-sol ou au balcon. Tourner ma veste, virer de bord, prendre des claques, donner mon cul, j'étais capable. Une bonne baise, à tout prix. Après Mallet-Joris, j'aurai pu m'arrêter là, mais quelque chose en elle me fascinait : son cul. Alors j'avançais, malgré moi mais vers elle quand même. De relation, je n'en voulais pas, juste un rodéo de nuit pour distancer un peu le spleen, m'en évader.

J'ai voulu croire à la complémentarité des contraires, voir ce que c'est vraiment qu'une meuf qui lit des livres pour cales à frigidaire avant sa ménopause, puis Paris-Match probablement, mate la Star Académie je veux dire le samedi nuit en fin de mois. Parce qu'au début, avec peu de thunes pour se faire accroire dans sa baignoire, elle croit qu'il est encore pour elle le prince charmant. Ca y est arrive, j'entends cheval, entends carrosse, ça remue sec sur le macadam. C'est les poubelles que l'on ramasse. En bout de ligne, elle réalise qu'il est pour d'autres mais elle arrive à se projeter. Se propulser en



fin de moi, avec des spagh' des raviolis une grosse tisane pour bien dormir.

Je pensais au concept de trésor caché. Ce petit quelque chose magique que chacun garde bien enfoui au fond de sa personnalité. Cela pas donné tout de suite, jardin secret, perle dans l'huître. Je n'allais pas creuser, non. Le trésor allait demeurer là sagement à portée de pelle du premier aventurier venu. Je m'en foutais. Ok, j'allais viser l'écueil, difficulté, l'abordage en haute mer. Volontaire, j'allais vivre déséquilibre, pour un plan cul l'appriivoiser. Je n'avais pas le temps pour , pas de temps à perdre. Passer de douces soirées à discourir sur les parents, rêves, désirs réalisé ou non, faut pas déconner. Je l'ai fait, longtemps. Je préfère être dégueulasse qu'hypocrite.

J'étais tanné d'être seul et de me cramponner à ma bitte pour ne pas tomber. J'avais besoin d'aplanir mes chutes.

J'y suis allé mollo, comme d'habitude.

Salut ça va ça va salut tu lis quoi whou-ah, Mallet Jorrrrrrrris, mmh, non, connaît pas. Prix Goncourt, Académie? on les donne encore ces prix là, je croyais que c'était d'avant guerre, qu'avec la mort de Cousteau, le cycle s'était achevé. Ah oui, ça doit être bien, intéressant. Tu parles, j'étais prêt à tout pour continuer d'avoir vue au balcon sur ces deux petits nichons (ferme mais volumineux, texture élastique plus, grain de beau visible, bronzée juste ce qu'il faut, trois euros cinquante la demie-heure en bas de la rue).

Elle disait étudier sciences-po. J'en avais strictement rien à foutre.

Je faisais mmh, mmh, en rythme avec les balancements de son corps, ses silences d'entre-deux mots, sa tête. Parfois je simulais un geste, un signe. Je lui touchais l'avant bras, histoire qu'elle n'oublie pas que j'étais là. Ainsi me verrait-elle intéressé à toutes les révolutions, à la lutte de toutes les injustices. Quand elle a crié Ché, les yeux presque révoltée. J'ai regardé tout autour de moi, être sûr que personne ne pensait à l'agression. Ch'sais pas moi, quel délire.

Pour être honnête, ce qu'il pouvait bien y avoir dans son esprit, je m'en foutais, m'était égal. On a continué ainsi une bonne vingtaine de minutes, enfin elle surtout, parce que Marx, la dette du tiers-monde, la

politique, ça m'emmerdait profond. Laissez-nous jouir en paix bordel. On s'en fout qu'ils crèvent de faim par millier là-bas, qu'on baise tranquille. Je veux bien l'amour universel, mais les malades, les tox', les cassés les ruinés, dingos, je ne les veux pas dans mon champ de vision. Pas dans mon jardin, ma salle de bain.

Il y manquait la foi dans ses discours, la vie, le désespoir. Elle récitait sa révolte de jeune fille sage. C'était pas crédible pour deux sous. J'y mettais un peu de désir pour égayer l'affaire, à deux on allait peut-être arriver à faire une belle rencontre.

Elle était flattée que quelqu'un s'intéresse à ses théories foireuses sur les équilibres armés au Moyen-Orient, l'idéologie de centre-gauche d'un micro parti palestinien qui apparemment ne jouait pas cartes sur tables. Elle préparait un D.E.A : diplôme d'études approfondies. Je pensais D.O.A Death on arrival, au chômage dès que t'aura torché ton papier de fin d'étude. Cela, je ne lui ai pas dit. J'aurai pu la vexer. Honnête mais pas con, c'était la devise de mon père. J'ai continué de sourire. Mon sourire de gentil garçon sage, tout miel tout sucre.

La librairie allait fermer. Déjà. Tant mieux. Je l'invitais à boire un verre. Elle me dit oui, presque heureuse, mais sûrement pas pour les mêmes raisons que moi. On a longé le grand boulevard, traversé la place de C., pour débarquer dans le vieux bar de P., heureusement désert de toute connaissance à cette heure là.

-Qu'est-ce que tu bois?

-Coca

-Coca?

-Martini?

J'adore les filles qui changent d'avis sous la marque d'un regard un peu appuyé, réprobateur, laisse toujours envisager le meilleur.

-Deux Martinis, ok.

Et on était reparti : marxisme, fanatisme, truisme. On a fini par aller chez moi. Je suis entré en elle. Sans coups, sans excessive amabilité, brutalité, avec tendresse presque. Avec une sorte de neutralité passionnée, tranquille je dirai. Juste ce qu'il faut de faux-semblant, de sentiments pour donner créance à l'abandon. Un petit rythme soutenu. La touche romantique, c'est mon côté *french lover* ça : juste ce qu'il faut mais pas trop.

Lisa sembla aimer ça. J'étais vachement crevé. L'amour fini, liquidé l'amour dans la cuvette des chiottes pour elle, avec un nœud dans la poubelle pour moi. Celle-ci je l'ai quand même descendue à trois plombs du mat sur le palier, parce comme c'était la grève, ils passaient au milieu de la nuit ces cons et la semaine d'avant avait traîné une atroce odeur de poisson moisis dans ma piaule.

Sitôt pliée la baise, elle recommença à parler.

Merde.

Le prix à payer est souvent supérieur au plaisir éprouvé. Dans bien des cas, cette théorie se confirme.

Au matin, elle n'était plus là. Sixième sens féminin?

Depuis, je me dis que je vais la revoir. J'espère. C'est sûrement le début de quelque chose de nouveau, d'un renouveau, son commencement.

Enfin, une belle aventure!

Je lis Mallet-Jorris, la pléiade.

Je m'accroche à mon gland pour ne pas tomber.

Est-ce cela l'amour

Enfin?

## Nulle part ailleurs

« Jette le rien dehors jette-le »  
-Osho Rajneesh-

C'est quelque part dans une banlieue de B., à cheval entre le secteur un et le secteur six, aux pieds des barres d'immeubles. Là, le long des structures de béton, sous l'autoroute de contournement de la grande cité est situé le marché clandestin. On y vend de tout, aux yeux de tous. Les yeux, ici, on les ferme. Yeux clos pour un paquet d'argent, une prime au service rendu, la crainte d'une balle rapide. Pas envie de terminer dans le coffre d'une voiture au bout d'un terrain vague, au ras cubique d'un pylône lié brisé à mort, brûlé aux membres inférieurs, bassin déboîté, en huit. Pas envie d'essence, de fer, se retrouver tordu. On se tait. De cette manière, le marché clandestin, connu de tous, partout, le demeure.

Je me promène souvent entre ces quatre angle de fer. Parce que je n'ai rien à y faire, si peu ? Peut-être. J'aime y errer. J'observe les trocs louches, les passations de liasses de comptoirs en comptoirs ; ventes de bijoux provenant de U., transits d'armes et de munitions illégales. J'ai la sensation, voyeur, de participer à l'histoire, m'y faire une place par la bande, la marge.

Il y a presque deux ans, trente avions de chasse ont été mis aux enchères. Des mains respectables se levaient pour offrir des millions. Des millions pour des avions de mort. Ceux-ci avaient faits leurs preuves. Ils avaient gagné une guerre, pressé des hommes en purée, écrabouillé sous leurs bombes des villages entiers. De gros avions, de bons outils. Cela leur donnait de la valeur. Une plus-value, ils disaient. Une plus value.

J'aimais voir arriver les grosses berlines occidentales, en descendre de petits hommes dans des tailleurs trop stricts. J'aimais les rires et j'aimais les cris. L'odeur d'oignons frits et d'essence, de fruits trop

mûrs et de sardines grillées, j'y suis attaché. Pour moi, c'est un poème, une révolte : le marché clandestin de B.

Ce qui compte vraiment, ce qui importe, c'est la foire aux femmes, à l'extrémité ouest du second quadrilatère de béton. C'est une grande scène, une arène entourée d'immenses gradins.

C'est surtout pour elle que je passais mes journées sur le marché. J'attendais les femmes de T., de M., et de R. Certaines étaient amenées par bateaux, d'autres par voies de terre. La plupart marquées, elles avaient de tristes tatouages sur les cuisses. Certaines étaient mineures. Elles avaient le cœur à l'envers, signe d'appropriation de leurs mères qui les ont vendues après avoir tout donné d'elles-mêmes. Leurs raisons sont multiples, leurs possibles paternités innombrables. Faim, honte, misère ; enfants de viols, enfances malades, soldées pour un peu plus d'argent, moins de peine.

Filles de prostituées, elles deviennent putain à leur tour.

Je venais ici très souvent. Maintenant, je n'ose plus. J'ai peur.

Peur de ces mains qui se lèvent pour acheter de la chair, de ces têtes baissées face aux nouveaux maîtres. Des visages d'anges défoncés à coups de triques. Me font honte les corps décapsulés rapiécés pour la vente rapide.

J'ai vu un jour ce que nul jamais n'aurait dû voir.

Depuis, je regarde de loin. Je tourne autour des ventes d'armes, des petits escrocs, toxicomanes. Je regarde à travers les triangles de peaux formés par les infirmes les transparences des êtres. Je me donne des émotions bon marché. Je me cache, vis la truande par procuration. Troque un peu de stock récupéré, des métaux lourds au kilo ; matériel électronique, j'arrondis ma fin de moi.

A la foire aux femmes, je ne vais plus. Je n'ose plus.

J'ai peur.

C'était il y a un an. J'arrivais tôt. Le jour se levait à peine. Il y avait foule déjà.

Deux jeunes femmes sur l'estrade sont mises en vente. Elles sont fatiguées, cernées de noir comme cendrées, entourées d'un halo bleu, métallique. Elles sont belles, jeunes. Quinze ou seize ans peut-être, pas plus, proviennent sûrement de R., ou de M., provinces en rébellion. Le marché tout entier est en ébullition, houle houle roule

foule. La vente est annoncée par microphone, bouche à oreille fonctionne à plein. La place centrale est prise d'assaut. La poussière soulevée par les successives arrivées des curieux est un apéritif trouble. La vente ne commence pas. Elles sont deux icônes d'aluminium éclairées par une lueur surnaturelle, cosmique ; immobiles elles semblent figées, dessinées là.

La vente ne commence pas.

A midi, toujours rien. Le soleil comme obus fixe au zénith. Les filles deux statues. L'attente.

Crient les acheteurs, se frottent les truands, se heurtent, se battent. Personne ne tourne les talons. Tous attendent, espèrent. Ce n'est pas que de la vente qu'il s'agit. L'enjeu est ailleurs. Deux, trois, cinq, sept, huit heures. Personne ne songe à la faim, la soif. Personne. L'attente.

Les filles restent debout le regard baissé.

Les

Filles

Debout

Le

Regard

Baissé

Le bleu devient gris, le gris noir. Un éclairage artificiel sur camion est amené. Un horrible son de cloche comme long gémissement signe le début de la vente. La foule crie, presse, propose chiffres puis des nombres. Chaos. Des chiffres puis des nombres, les doigts et les poings levés forment des crêtes, pics, des signatures géométriques.

Enfin, subitement, tout s'apaise.

Silence.

Un riche paysan de G. a emporté la vente. C'est fini. Les filles sont amenées près de lui. Il s'aperçoit qu'elles sont enceintes. Femmes mères, mères filles. Cela le met hors de lui. Il ne veut pas partir avec une marchandise chargée. Il tape du pied, dit : « Pas question que j'emmène mes filles pour aller noyer ces mômes comme des chiots malades à la fontaine. Pas question, non, cela aurait dû être fait avant. La vente est irrégulière! » Le vendeur conteste. Merde, pourquoi ne les a-t-il pas touchées, tâtées, auscultées? Comment, il pensait qu'elles étaient vierges, mais d'où sort-il ce paysan ? Maintenant, c'est trop tard, qu'il s'en aille, qu'il les ramasse, débarrasse le plancher. Des rejets, il saura bien quoi faire. Un de ses hommes de mains s'en occupera. La foule prend partie pour l'un ou l'autre camp. Certains proposent des solutions. Les frapper à coups de pieds de poings de bêches, manches de pioches. Les faire avorter ici, sur le lieu de vente, avec des fils de fer, crochets, dans la poussière et la pénombre. Les filles demeurent silencieuses, d'un silence de mort. Les filles ne bougent pas.

Les

Filles

Ne

Bougent

Pas.

On murmure : la police fédérale va venir, intervenir la police fédérale. La foule commence à refluer, se disperser. Les gens ont perdu patience, cela devient dangereux. Il fait nuit maintenant, l'affaire s'ébruite. La police fédérale arrive. Elle arrive, circulent des rumeurs folles.

Alors le marchand perd patience. Alors le paysan crie bon, bien, Dieu. Il donne une lourde somme d'argent, la somme convenue. Il se serait bien passé de toute cette publicité.

Il se saisit d'une femme, de l'autre. Il tire, il traîne. L'une crie, l'autre pas. L'une tombe, l'autre pas. Il en pousse une dans sa voiture, retourne chercher l'autre. La voiture démarre en trombe.

Plus tard, plus loin, encore, le même scénario se reproduit.

L'une crie, l'autre pas.

L'une crie, l'autre pas.

Depuis ce jour, j'évite la foire des femmes. Je me mens doucement. Je fais des nœuds dans mon coin. Toute autre réalité m'est étrangère.

Je fais des nœuds dans mon coin.

Je vends pas cher des petits outils de fer. Ma femme est contente.

## Veiller

Je veille. Mon travail, ici, c'est de veiller, surveiller, qu'il n'arrive rien de fâcheux à personne, que tout reste en l'état à sa place, identique, conforme.

Je veille.

Depuis des années, je me lève quand tous les autres se couchent, me couche lorsque les autres se lèvent. Je passe ma vareuse et mes bottes lorsqu'ils tombent leur veste, m'extrait à la nuit lorsqu'ils rencontrent les bras de leurs femmes, se relâchent.

Je vis à l'envers, existe en décalé.

Pour moi, le repos est diurne. C'est dans l'obscurité que je vois le mieux. Personne ne peut se cacher là. J'ai appris à déceler de nouveaux sons, lire de nouvelles formes. Je suis le veilleur le guetteur, m'émerveille de chaque nouvelle crête, creux de vague.

Je vis seul, évidemment. C'était difficile au début, maintenant je ne pourrai plus faire autrement. Je dois faire mon devoir. Seule compte la mission aujourd'hui, l'accomplissement des contrats, la discipline.

Personne ne doit passer, nul s'approcher, parler.

Je vis seul à présent, le doigt sur la gâchette, toujours armé, chargé, je ne dors qu'un œil, trouve l'oubli toujours à demi. J'aiguise mes perceptions.

Heureusement, il y a le café et les arbres, les chouettes, des compagnons nocturnes, le toujours nouvel horizon pour traverser le temps.

La nuit, elle ne tombe pas du ciel comme on dit, elle monte du sol. J'ai observé cela après une année passée à mon poste. La base des troncs se colore de mauve puis de violet, charbon. Il pleut de la neige sale sur les toits et les cimes des arbres. Peu après tout est noir, et je commence à voir.

Lorsque ma femme a décidé de partir, j'ai compris que j'étais définitivement passé de l'autre côté. Je me suis éloigné des côtes, ai vécu sur un autre rythme. De rythme, je n'en avais plus. Je vivais en asymptotes, en apnées rapides. Je me suis lentement métamorphosé, ma vision nocturne s'est affinée, mes perceptions auditives sont devenues plus sensibles. Je perçois les retournements de feuilles mortes, frissonne du vent qui bat les blés. Je connais les courses des nuages, la toux des soirs d'orages. Leurs ondes me traversent et j'ai la sensation que je pourrai voler.

Je dors la tête en bas.

Je veille. Mon travail ici c'est de veiller.

Je vis en haut d'une tour au milieu de la forêt. Ce que je fais là ? Secret d'état. A vrai dire, je ne fais rien. Je surveille, c'est tout. Quand au petit jour, un homme vient pour la relève, c'est à peine si je le reconnais, parviens encore à lui parler.

Je lui fais un signe de tête, il fait pareil, nous savons d'une connaissance certaine, intuitive que nous ne sommes pas du même monde.

Il appartient au jour, je suis nuit totalement.

Ce que je fais là ?

Je veille. Mon travail c'est de veiller.

Je demeure, je dissuade tous passages. C'est tout. Je garde les yeux de l'état, de la loi, ouverts 24 heures sur 24. Je suis paupières, iris, résolution. Si je m'endors, c'est l'état qui voit trouble, est frappé de cécité, titube. Vous comprenez ? Je suis un pion mais mon rôle est essentiel. J'ai déjà donné l'alarme de nombreuses fois. L'avant garde de troupes ennemies arrivaient par le nord. J'entends les crissements de pas dans la neige, des bris de cristaux. Je ne vois rien, j'entends. C'était peut-être des bergers, des contrebandiers, je sonne l'alarme.

Je vivais dans le pays de S. Je m'étais arrêté à l'orée de moi-même, on m'avait poussé d'un pas au-delà. On m'accusait de vol avec effraction, je me condamnais au reste. Je n'avais plus envie de rien, nul goût de vivre. Placé en prison, j'avais faim, froid. Surtout, j'étais à l'article de la mort, étais peut-être



mort déjà. Je ne sais pas, ne sais plus. J'ignorais alors ce que voulais dire innocence.

Ainsi, cette quête infinie de liberté, du radical étonnement se terminait là, enchâssé entre quatre murs, emmuré, encagé. Toutes les tentatives pour me dégravitationner avaient échouées. J'allais, dans cet environnement hostile, être condamné à l'ennui. C'est-à-dire : à périr de répétition. Mon esprit cherchait une solution, l'imagination une voie de secours.

Puis : je trouvais, fus trouvé.

Au fond de la cabane où j'avais cessé de m'alimenter, je vécus une expérience très simple, si simple que ma vie en fût entièrement changée. Cet événement, je vais essayer de vous le raconter en quelques mots, en peu de signes. Ce qui compte là, c'est de transmettre l'arôme, le parfum : donner envie d'avoir envie, d'y croire, non de décrire le plus minutieusement possible tout ce qui s'est passé. Cela serait trop long, difficile. Ce serait trahir.

Voilà.

En dedans, on sortait à heures fixes, pour la promenade. On rentrait à heures pleines, pour le repas, mangeait à la cloche, dormait à l'extinction des lumières. Notre existence était réglée à la lettre, décidée par d'autres, en stricte adéquation avec le formulaire 51 de l'administration pénitentiaire. Visites médicales tous les vendredis. Le prêtre ou le curé le dimanche. Ainsi, d'heures en heures, de jours en jours et en semaine : l'écoulement. Cette mécanique était bien réglée. J'étais à bout, m'effritais ; avais cessé de lutter, m'avouais vaincu.

Et c'est au point du silence le plus ample, à l'affamement d'un retour à la nuit de l'origine, à son anticipation, que quelque chose s'ouvrit, se brisât.

C'est là que je vis pour la première fois le visage de mes codétenus, mes frères. Je les vécus en verticalité, et ils rajeunirent, s'adoucirent. Leurs peaux rosirent et leurs traits se détendirent. Leurs râles décidés se changèrent en balbutiements inquiets. Ils se roulèrent sur le ventre, faisant un usage neuf de leurs mains, de leurs langues. Pareils à des enfants, ils se chamaillaient, chatouillaient, se couraient l'un après l'autre pour se toucher, se convaincre du réel.

La toxico-love de la cellule huit donnait le sein à l'escroc de la neuvième. Tous ceux que l'on avait appelé racaille : l'entièreté du premier étage, montaient lego et châteaux de sable, battaient des mains. Les assassins du troisième, ceux du quartier spécial apprenaient à nouveau, pour la première fois peut-être, à prononcer leurs noms, dire je t'aime. Ils épelaient des syllabes, arrondissaient des consonnes, comme s'ils mouillaient un nouveau sable, pétrissaient une nouvelle pâte. Beaucoup de rires, beaucoup de larmes : leur souveraine fragilité.

Et moi ? Moi je regardais cela avec un regard d'absolu. J'observais mes mains, ne les reconnaissais plus, scrutais mon visage : il m'était inconnu. Je ne parlais plus, pensais parler seulement. Pour la première fois, j'étais devenu un enfant, recueilli en innocence. J'avais cessé de lutter, été suspendu de la lutte.

Voilà.

C'est tout, mais beaucoup pour moi : la vie en son entier. Je ne peux vous en

dire plus. Ensuite ? Je suis sorti au tout début du mois d'avril. Le soleil, grande lumière, posait au four les premières pièces du printemps. J'avais dans la bouche un arôme de fraise et de semoule, de raisins cuits et de lait tiède : frisson d'enfance.

J'inspirais, expirais, priais : Pour que jamais plus je ne m'éloigne du centre de l'existence, son origine, ne me perde au-delà du retour.

Enfin :

La lourde porte s'ouvrit devant moi. Je ne l'entendis pas se refermer.

J'étais libre, unifié à nouveau, courus à perdre haleine dans un champ de colza vitrifié jusqu'à la douleur. Je courus jusqu'à la limite de la frontière, du père-mère à trébucher, des cerf-volants plein le ciel. Je bondis au-delà, les mains barbouillées de couleur, une bouche chocolat. Affranchi, dénumérisé, je courus je courus, naissant à l'instant.

À

l'instant  
naissant  
immédiat.

## Whiskies corn-flakes Ectasy

Je veux la voir  
Boire un ouzo dans sa tasse  
La des yeux dans la rue  
Sur la terrasse bas le lac  
Lire ce salaud de Céline  
Ce rat mort d'Essénine  
Lire Chalamov  
C'est autre chose encore.

Il faut que je lui parle  
Il faut qu'on se voie  
C'est important  
Il faut je dois  
Maintenant, demain. Est-ce que ça ira ?  
Putain, j'ai faim ! Putain...

Elle me dit : tu étais cuit hier, avec une voix plus aigue et plus dure, ironique. Avec une voix qui renvoie à ma faiblesse, ce qu'elle ne supporte pas en elle : la mollesse, l'entre-deux, la fragilité, l'hésitation.

Pour nous, nous aimer est un exercice de puissance et de soumission.

On se fait mal. On a appris à appuyer là où c'est douleur. Délectation du vide, délice du mal. On ne se donne pas de coups, juste des prises mentales. Par moments, je me dis : il faudra que j'écrive tout cela. Par moments : je la vois pour écrire, c'est d'elle que jaillit l'essentiel.

Elle dit : c'est quoi notre relation, on est en couple ou pas ? Je dis : tu es une partie de ma vérité ; une part essentielle, tu le détiens. Si on est en couple ou pas, je ne sais pas. Je m'en fous. Elle hoche de la tête. Elle pense pareil. Si elle pense autre chose, elle ne dit rien. Elle pense ailleurs, aussi.

Une année avec elle. Une année à nous trouver nous quitter nous reprendre. Enfin, moi, moi qui quitte, elle qui pleure et puis quitte aussi. Le manque, le deuil. Ainsi, une oscillation.

Elle, elle dirait autre chose. C'est sûr. Elle dirait : *Dieu sait quoi*. Il y a le poids du deuil du manque et de la culpabilité qui grandit. Qu'on le veuille ou non, cela ne marchera pas. On est au-delà des vœux. C'est peut-être cela qui nous excite dans cette histoire. Nous jouons sur nos lignes nos limites. Nous les dépassons même et croyons toujours que nous pourrions nous en sortir indemnes.

Quand ça fait trop mal, ça casse. Alors nous reprenons nos billes et ciao ciao, enfin moi surtout. Je me barre. Elle, je le sens, elle peut aller encore beaucoup plus loin. Ce n'est pas qu'elle ait moins mal ou peur, mais elle ne craint plus le vide. Perdue pour perdue, elle s'en fout. A quoi bon comment renoncer à ce qui le remplit encore un peu ? Elle dit toi, c'est toi le vide et tu t'y tiens alors que moi maintenant je l'habite.

Je bois. Qui voudra me retirer mon verre, avec cette dose de silence et de nuit qu'il contient ? Pour un peu, je me jetterais du pont. Pour un peu, pour avoir le plaisir, un surplus de compensation, d'oubli une miette, j'y mettrai fin. L'alcoolique, il ne boit pas pour fuir, il boit pour être, trouver le bonheur auquel il a droit. Il n'y a que les cons qui croient que l'alcoolique boit pour fuir sa vie. Il boit seulement pour y entrer, pour se sentir vibrer enfin. Tout est cramé. Il y a dans la cendre, un fin chemin rougi, un petit fil de lichen enfoui, que je suis de loin. C'est celui de la jouissance, du désir.

J'aimerai la jeter dehors.

Je retourne la voir. Parfois elle m'appelle, parfois c'est moi. On vit entre deux villes, trois maisons, à se chercher, se trouver, à gémir sur le manque, la jouissance. On se fait tant de bien que la douleur naît. J'ai le sexe meurtri, mon frein est usé. Elle a toujours besoin de plus, d'aller plus fort, plus loin. La culpabilité bien sûr. La culpabilité de n'être pas allé jusqu'au bout. Mais le bout, c'était la mort. Une limite facilement atteignable face à l'enfer de la vie. Le défi c'était d'agrandir le trou et de s'y mettre tout entier. Elle, au fond, je ne sais pas qui elle était. Elle a disparu quand j'ai commencé à l'écrire.

Parfois la tentation du vide me rappelle, le manque de jouir, ses seins son ventre, son silence son mystère. Je l'appelle, je vais. Je prends un taxi à la gare ou je marche dans les rues vides de Lausanne. Je la vois partout, la croise dans toutes les rues. Ou alors, c'est ma tête qui déraile.

Elle, elle ne dit jamais non. Alors je pense : si je ne mets pas de limites, elle n'en mettra pas. Elle prend whiskies corn-flakes ectasy. Si je n'arrête pas, ça ne s'arrêtera jamais. D'elle-même, elle peut aller encore bien plus profond. D'elle-même, elle peut descendre bas, briser des seuils et traverser des baies vitrées. Elle peut voler peut-être. Elle commence seulement à dessiner des étoiles sur son corps.

Elle me manque. C'est-à-dire, le oui qu'elle donne le creux qu'elle vit, l'espace à remplir à combler me manquent. Mon sexe trouve toujours sa place, elle le prend elle le touche elle le place. Mais maintenant, elle ne le lèche plus. Elle ne veut plus. Je ne lui demande rien. Je ne sais plus les mots. Je la rumine.

On se retrouve devant un problème de territoire. Sur la frontière de ce que l'on peut dire et partager sans trop s'éloigner de l'ancrage. On ne dit rien. On sait où l'on est tant que l'on se tait (on peut se penser ailleurs). Cette plateforme est infiniment éloignée des territoires usuels. La plateforme dérive. Elle devient un radeau même pas de fortune même pas de secours. Juste une planche sur la mer.

Et la mer, justement, est trop grosse, comme enceinte.

Whiskies corn-flakes ectasy, encore.

Pour tenir, pour comprendre.

Encore.

Son chat est tombé du 6<sup>e</sup> étage. Il s'est brisé une vertèbre. Elle l'a retrouvé dans la cave sur le sol, presque mort. Il est passé par le soupirail. Il miaulait, cela l'a bouleversé. Un chat qui miaule la mort, un son venu d'ailleurs, c'est terrifiant. Maintenant, il ne bouge presque plus. Il s'est fait deux refuges dans des ombres dans des coins. Il marche traînant l'arrière train, on dirait un blaireau, un animal de l'ailleurs. Il est passé par la mort. Il vit une autre vie.

Son chat a franchi sa cinquième mort.

Cette nuit un inconnu est entré chez moi, il m'a réveillé en me demandant

-où est Paulette ?

-hein qu'est-ce que tu fous là, dégage !

Il a répété : « Paulette », plus faiblement

-Elle a déménagé, tire-toi ! Alors seulement il s'est barré.

Mon ordinateur était allumé. Il avait essayé d'ouvrir mon téléphone mais n'avait pas le code. Il est parti sans rien voler, rien prendre. Je n'ai pas eu peur. Je n'étais pas en colère. C'est Paulette qu'il cherchait. C'était une erreur. Je m'appelle Sylvain. Après seulement, j'ai pleuré. Je ne sais pas pourquoi.

*J'ai lu le restant de la nuit: HASHIRU KOTO NI TSUITE KATARU TOKI NI BOKU NO KATARU KOTO de HARUKI MURAKAMI (Autoportrait de l'auteur en coureur de fond) puis j'ai mis mes baskets, i-pod sur les oreilles, ai traversé la ville jusqu'à perdre le souffle. J'aurai bien voulu la voir, calmement. Mais je ne suis pas calme, alors j'écris. Je suis dans la vitesse, les hachures, un temps saccadé. Incapable de constance, Quand je la trouve, c'est bien. Je cherche le vide et le silence. Le vide le silence me cherchent.*

*Tout se mélange.*

*Parfois je doute.*

*Quand je m'arrête c'est bon. Quand je m'arrête c'est bien.*

*Je suis au régime.*

*Je prépare un marathon.*

*J'ai décidé de changer définitivement d'orientation.*